

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à **Hector A. Proulx, Gérant.**

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonce à long terme, conditions libérales.
Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : } Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. } ABONNEMENT
\$1 PAR AN } Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité. } \$1 PAR AN

SOMMAIRE.

Nécrologie : Monseigneur Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi.

Causerie Agricole : Culture des plantes fourragères.

Sujets divers : Essais des graines de semence à la Ferme expérimentale centrale à Ottawa.—Création des races de pommes de terre.—Multiplication de la pomme de terre par le bouturage.

Choses et autres : Détails importants concernant la plantation des arbres.—L'épierrement des champs.

Recettes : Moyen pour nettoyer les vases qui ont contenu de l'huile de charbon.—Savon en terre glaise.

Ouverture des cours à l'École d'agriculture de Ste-Anne.—L'ouverture des cours à l'École d'agriculture de Ste-Anne aura lieu mardi le 21 février courant. Ceux qui ont obtenu leur admission pour la présente année doivent faire en sorte d'être présents à l'ouverture même des cours. Il y aurait place pour un plus grand nombre d'élèves à l'école d'agriculture, et nous faisons des vœux pour que le nombre soit plus considérable que par le passé. Ceux qui se sentent des dispositions pour la vocation agricole y trouveraient certainement leur intérêt en suivant les cours pratiques et théoriques d'agriculture qui se donnent sur la ferme et à l'école d'agriculture de Ste-Anne. On peut s'adresser pour cela au Rév. M. Ls Tremblay, directeur de l'École d'agriculture de Ste-Anne qui se fera un plaisir de donner tous les renseignements possibles à ceux qui désirent obtenir leur admission à l'École d'agriculture.

EN VENTE AU BUREAU DE LA "GAZETTE DES CAMPAGNES"

INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR LES SOINS A DONNER AUX ANIMAUX MALADES.—Prix, 15 cts.

LE PARFAIT MARECHAL EXPERT MODERNE, manuel complet de l'amateur et du marchand de chevaux, de l'artiste vétérinaire et du maréchal ferrant, ouvrage extrait des meilleurs auteurs anciens et modernes; mis en ordre et complété par M. Marcolicour, artiste vétérinaire. Prix : 35 cts.

"L'élevage du cheval;" des soins à lui donner.—Prix, 20 cts.

Depuis quelques mois, la mort s'est abattue sur plusieurs membres illustres de notre clergé canadien, et en dernier lieu une grande et noble existence vient de s'éteindre. L'Eglise du Canada vient de perdre une de ses gloires les plus pures par le décès prématuré du premier évêque de Chicoutimi, de l'apôtre par excellence de la colonisation, ayant pour champ de travail Chicoutimi et l'immense région du Saguenay qu'il voulait ouvrir à la colonisation jusque dans ses dernières limites. Il a succombé à la tâche qu'il remplissait avec un zèle vraiment héroïque.

Nous empruntons au *Réveil du Saguenay* les détails suivants sur la vie et les œuvres de ce saint évêque, qui "des hauteurs du ciel où les anges qui président aux destinées éternelles l'ont certainement conduit, continuera encore par son intercession auprès de la Divine Providence l'œuvre éminente à laquelle il a voué sa vie."

Nécrologie.

Monseigneur Dominique Racine,
Premier évêque de Chicoutimi.

Samedi le 28 janvier dernier, à 11½ heures, les cloches de la cathédrale, du Séminaire, du Couvent du Bon Pasteur et de l'Hôtel-Dieu St-Vallier, sonnaient à toute volée, annonçant un événement extraordinaire: mais elles ne chantaient pas, ces cloches, comme elles avaient coutume; elles pleuraient. Les joyeux carillons s'étaient changés en sanglots déchirants. Une grande douleur oppressa aussitôt tous les cœurs; avec la rapidité de l'éclair, se répandait de tous les côtés l'accablante nouvelle de la mort de Sa Grandeur Mgr Dominique Racine, évêque de Chicoutimi. Oui, la jeune Eglise de Chicoutimi venait de perdre déjà son premier pasteur; le Saguenay, son meilleur ami, son plus ferme soutien, celui qui était à la fois son orgueil, sa force, son espérance! Ah! pleurez, cloches aux sons maintenant lugubres; vos voix de tristesse n'égalent pas les sentiments de douleur qui s'élèvent de nos cœurs et de nos âmes.

Réd. J. P. L. Proulx,
Hôpital-Général de Québec

Le Saguenay a subi bien des épreuves, depuis qu'on l'a colonisé; mais quel deuil égale celui de ce jour? Quel de ses malheurs l'a frappé au cœur autant que la calamité qui l'accable aujourd'hui? Des incendies, des récoltes manquées, cela se répare à la fin, et parfois rapidement: mais comment remplacer le plus dévoué des amis, le plus tendre des pères! D'ailleurs, dans ses mauvais jours, le Saguenay pouvait compter sûrement sur son Grand-Vicaire, plus tard sur son évêque; tandis qu'aujourd'hui, il reste vraiment désolé, éperdu, sans qu'aucune voix le puisse consoler!

Nous voudrions pouvoir offrir à nos lecteurs un récit détaillé de la vie et des œuvres de l'illustre défunt; nous voudrions pouvoir présenter à leurs regards le tableau fidèle de ses talents, de ses qualités, de ses vertus. Mais le peu de temps dont nous pouvons disposer ne nous permet que d'esquisser à grands traits et bien à la hâte cette existence, si bien remplie. Nous avons lieu de croire qu'avant longtemps une plume plus exercée retracera, sous une forme moins fugitive et moins indigne de son objet, la biographie du prélat vénéré dont nous pleurons la perte.

Monseigneur DOMINIQUE RACINE naquit, 24 janvier 1828, à St-Ambroise de la Jeune Lorette. Il était fils de Sieur Michel Racine et de Dame Louise Pepin. Son aïeule maternelle était la sœur du Révérend M. Antoine Bédard, curé de Charlesbourg, dont la mémoire est encore en vénération dans cette paroisse. Cette aïeule a laissé le souvenir des plus solides vertus. Sa mère, décédée il y a une dizaine d'années, était aussi un modèle accompli des vertus chrétiennes. Il était encore peu âgé, lorsqu'il perdit son père. Sa pieuse mère sut déposer dans son cœur les germes précieux des vertus qui devaient plus tard être pour nous un sujet d'édification.

M. Lefrançois, l'instituteur de la paroisse, lui donna les premiers éléments de l'instruction. Agé de dix ans, il fit sa première communion en 1838. Il remplissait avec zèle les fonctions d'enfant de chœur à la chapelle des Hurons de la Jeune Lorette, et devint bientôt l'idole de ces bons sauvages. Son souvenir est toujours resté vivace dans la tribu; et depuis, sa visite était un événement dans le village des Hurons; leur joie, surtout, ne connut plus de bornes, lorsqu'ils revirent parmi eux, bien longtemps après, leur petit serviteur de messe devenu évêque.

En 1840, il entra au Séminaire de Québec, où il fit un excellent cours d'études, malgré quelques maladies assez sérieuses, notamment dans sa dernière année. En cette même année, 1848-49, il s'occupa beaucoup de l'*Abeille*, que l'on commença alors à publier, et dont il fut rédacteur et gérant. Il termina son cours classique en 1849. Des huit élèves qui composaient la classe à laquelle il appartenait, sept embrassèrent l'état ecclésiastique: c'étaient Mgr T.-B. Hamel, Protonotaire Apostolique et Vicaire Général de Québec; le Rév. F.-X. Plamondon, curé de St-Jean-Baptiste de Québec; le Rév. O. Paradis, curé de St-Anselme; le Chanoine F.-E. Blouin, V. F. curé de Carleton; le Rév. J. Lagueux, curé de St-Jean-Port-Joli, et le Rév. F. Brunet, St-Roch de Québec. De ces sept élus du sacerdoce, Mgr Racine est le premier appelé à recevoir la récompense que Dieu réserve à ceux que lui-même a choisis pour travailler à sa vigne.

Quel bon souvenir Monseigneur a toujours gardé du Séminaire de Québec, cette maison bénie qui a formé pour l'Eglise et pour la société tant de saints prêtres et tant de citoyens intègres, dont les vertus et le mérite proclament hautement l'excellence de l'instruction et de l'éducation

qu'y reçut leur jeunesse. Lorsque, après bien des années, l'élève de 1849 se verra lui-même appelé à fonder un Séminaire, il sera heureux de donner aux élèves du nouveau collège, non-seulement le costume, mais aussi le règlement de l'antique maison de Québec. Toute sa vie, il parlera avec vénération surtout de Monsieur L.-J. Casault et de M. J. Holmes, qui avaient eu pour lui une affection vraiment paternelle et avaient dirigé avec sollicitude ses premiers pas dans la vie. Sans doute, ces hommes de génie pressentaient déjà les hautes destinées qui l'attendaient.

Ce fut en septembre 1849 qu'il entra au Grand Séminaire de Québec. Pendant trois ans, il remplit avec zèle et dévouement les fonctions de surveillant, charge qui prépare si bien le jeune ecclésiastique au gouvernement des paroisses. Il passa sa dernière année de séminaire à l'Archévêché, en qualité de secrétaire; et le 24 septembre 1853, il recevait, à Québec, la consécration sacerdotale. C'était le troisième prêtre que la famille Racine donnait à l'Eglise de Dieu: en 1838, l'aîné, M. Michel Racine avait été ordonné; mais peu d'années après, le Seigneur rappela à lui ce prêtre distingué, dont les talents remarquables donnaient à tous les plus belles espérances. En 1844, M. Antoine Racine avait reçu l'onction sacerdotale. Donner trois prêtres à l'Eglise: quel honneur, quelle bénédiction pour une famille chrétienne! Quelle preuve de prédilection de la part de Dieu! Cependant, cette famille devait être honorée et bénie encore davantage, puisque deux de ces prêtres devaient un jour être élevés à la dignité épiscopale.

M. Dominique Racine fut nommé vicaire à Québec, et conserva cette position jusqu'à l'année 1858. Cette période de cinq ans fut l'une des plus heureuses de sa vie, et il aimait à parler du bonheur qu'il y éprouva. Chargé de la desserte de l'Eglise de N.-D. des Victoires, à la Basseville, il réussit à faire au pieux et antique sanctuaire des améliorations considérables, grâce au concours généreux des citoyens de Québec. Il s'occupa aussi spécialement de la Sainte-Famille admirable confrérie qui continue toujours à répandre ses bienfaits parmi les pieuses dames de la ville. M. Racine se formait ainsi à toutes les fonctions du ministère paroissial sous la conduite du curé de Québec, le Rév. J. Auclair, qu'il vénérât comme un père; une sainte amitié persévéra toujours entre ces deux hommes d'élite, douce liaison que la mort seule put à la fin briser; et encore ce triomphe du trépas fut de courte durée; à quelques semaines d'intervalle, ces deux cœurs se sont réunis dans la mort, comme ils l'avaient été dans la vie. Pendant les vingt-six ans que l'ancien vicaire de Québec sera à Chicoutimi, M. Auclair ne manquera pas de venir chaque automne passer auprès de lui quelques semaines de repos, légitime délassement d'un ministère fatigant. Malgré des infirmités croissantes et un état de santé assez inquiétant, la vénérable curé de Québec resta fidèle à cette vieille habitude jusqu'à la fin de sa vie.

En 1858, M. D. Racine était nommé à la cure de St-Basile, dans le comté de Portneuf. Ce fut un vrai sacrifice pour lui de se séparer du curé et des vicaires de Québec: il fallait quitter ces confrères aimés, qui, grâce à une ardente charité sacerdotale, ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Mais si le premier vicariat laisse dans l'âme des souvenirs si profondément gravés, jamais on oublie non plus la première cure; et bien que M. Racine ne demeurât qu'une année à St-Basile, la mémoire de son séjour en cette paroisse resta toujours dans son cœur. Il eut à peine le temps de s'occuper du soin de construire un presbytère en cette paroisse, œuvre pour laquelle il mit à contribution ses

propres ressources, que déjà la Providence l'appelait à un nouveau poste. En effet, en 1859, le jeune curé disait adieu à ses paroissiens de St-Basile, et allait prendre possession de la cure de St-Patrice de la Rivière-du-Loup. Pendant trois années, il se dévoua à l'avancement de cette belle paroisse dont on pouvait prévoir, dès cette époque, la prospérité future. En même temps qu'il continuait les travaux qui restaient à faire à un temple magnifique, de construction récente, il consacra ses soins au progrès d'un couvent qu'il fonda en 1860, et confia à la direction des Religieuses du Bon Pasteur de Québec. Depuis, il n'a pas cessé de s'intéresser à cette institution, aujourd'hui si florissante, qui conservera toujours, avec amour et vénération, le souvenir de son fondateur.

Ces liens que chaque jour rendaient plus forts entre les paroissiens de St-Patrice et leur pasteur dévoué, grâce au zèle, à l'affection, aux vertus de celui-ci autant qu'au respect et à la soumission des premiers, ces liens devaient pourtant se briser bientôt. Les supérieurs ecclésiastiques, qui avaient vu le jeune curé à l'œuvre et savaient de quelle confiance il était digne, crurent opportun de l'appeler à une position plus difficile et plus importante. Le Saguenay : tel fut le nouveau champ, à peine défriché, qu'on lui donna pour objet de ses labeurs ; tel fut le nouveau théâtre de son activité et de son zèle d'apôtre. Nous croyons bien fermement que la Providence dispose tout avec sagesse, et nous n'avons pas besoin qu'on nous le démontre. Contemplons pourtant, pour notre consolation, cette action providentielle qui choisissait pour l'œuvre à exécuter un ouvrier si apte à l'accomplir.

Sans doute, pendant ses trois ans de séjour à la Rivière-du-Loup, bien des fois les regards de M. Racine s'étaient portés sur ce sombre rivage du Nord, qui au delà des flots bleus du beau St-Laurent, sépare brusquement, à l'horizon, la plaine liquide et mouvante de cette autre plaine du ciel. Des hauteurs de Fraserville, quand le temps est clair, on aperçoit cette gorge ténébreuse par où, les montagnes s'étant écartées, semble-t-il, tout juste pour leur livrer passage, arrivent les eaux de la rivière Saguenay, gigantesque canal qui conduit le trop-plein de cent lacs et rivières d'un immense territoire. Tourné vers cette embouchure de la rivière étrange, porte mystérieuse qui donne accès dans le *Royaume du Saguenay*, M. Racine n-t-il pressenti parfois quel rôle Dieu lui réservait dans cette contrée presque inconnue ? Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons bien, c'est que la volonté de ses Supérieurs étant pour lui l'expression de la volonté de Dieu, il crut, n'avoir qu'une chose à faire : se rendre au poste qui lui était assigné.

C'est donc en 1862 que M. Racine fut nommé curé de Chicoutimi et Vénère-Forain. Il n'y avait encore qu'une vingtaine d'années que le Saguenay était ouvert à la colonisation. Ce fut en 1846 que le premier curé, M. J. B. Gagnon, fut installé régulièrement à Chicoutimi ; il y demeura jusqu'en 1854, et fut remplacé par M. F. A. Blouin ; mais en 1856, M. Gagnon revint à Chicoutimi, et il eut pour successeur M. Racine, qui fut ainsi le troisième curé de cette paroisse.

Raconter en détail la vie de Mgr Racine, à cette époque importante de sa vie, exigerait un volume : ce serait faire l'histoire complète du Saguenay, dont les plus grands progrès se sont accomplis pendant ces vingt-six années. Et auquel de ces progrès n'a-t-il pas contribué d'une manière ou d'une autre ? Il a pris une grande part à l'établissement d'un grand nombre de paroisses et des missions de ce territoire ; toutes les fondations religieuses sont son œuvre ;

il s'est intéressé aussi souvent d'une manière très prochaine, aux développements purement matériels de cette partie du pays. — Si le temps et l'espace nous font ici défaut pour un récit même abrégé, du moins énumérons les principales de ces œuvres que Monseigneur laisse après lui et qui feront à jamais béaifier sa mémoire ; mentionnons aussi les événements les plus remarquables de sa vie pendant cette dernière période.

Le nouveau curé dut faire en goëlette le trajet de la Rivière-du-Loup à Chicoutimi, car bien des années s'écouleront encore avant qu'une ligne régulière de bateaux à vapeur mit le Saguenay en communication avec le reste du pays. Chicoutimi, quoique assez considérable, était loin cependant d'avoir pris les proportions qu'il a aujourd'hui.

En 1864, M. Racine fonda le couvent du Bon Pasteur de Chicoutimi. Les bienfaits envers cette institution ne sauraient être comptés ; aussi son souvenir y vivra toujours. C'est là que chaque année, le 24 janvier, on solennisait l'anniversaire de sa naissance. Cette année même, la fête était préparée à la date habituelle ; mais, hélas ! le bon père ne pouvait présider les réjouissances ordinaires ; il fallut se contenter de lui offrir des souhaits de bonheur, des vœux pour sa guérison et des cadeaux, précieux gages de gratitude, qui réjouirent son cœur ; mais l'offrande la plus précieuse fut une communion générale faite par la communauté, le matin de la fête, pour demander son rétablissement. C'est dans la pieuse chapelle du Couvent que Monseigneur, depuis son élévation à l'épiscopat, célébrait chaque matin la Sainte Messe ; c'est là qu'il offrit pour la dernière fois le Saint Sacrifice, le 10 de novembre dernier.

Nous ne dirons rien des efforts et des démarches que s'imposa le curé de Chicoutimi pour l'ouverture des chemins de colonisation, ce qui nous entraînerait trop loin. Constata-t-on seulement qu'il avait bien choisi l'importance de ces améliorations pour l'avenir du Saguenay, et que les événements sont venus plus tard justifier ses prévisions.

Arrivons à l'année 1870, qui restera tristement mémorable dans les annales du Saguenay. Le 19 mai, tous s'en souviennent encore, un effroyable incendie dévasta presque toute la partie colonisée de ce vaste territoire. L'élément destructeur, parti des environs de la rivière Mistassini, au Lac St-Jean, se rendit jusqu'à la Baie des Ha ! Ha ! ravagant une superficie d'environ 1500 milles. Ce jour-là, cinq cents familles se virent réduites à l'indigence, au lieu de la modeste aisance que beaucoup d'entre elles avaient pu acquérir à force de sueurs et de fatigues. Dans la soirée, entre sept et huit heures, l'incendie avait atteint les hauteurs qui entourent Chicoutimi, et le village était véritablement entouré d'un cercle de feu. C'est alors qu'on vit même un protestant, M. William Price, l'un des membres de la maison Price, accourir vers le curé de Chicoutimi et demander sa protection. M. Racine se rendit aussitôt au Bassin de la rivière Chicoutimi, réunit la population de l'endroit au pied de la Croix érigée sur le site de l'ancienne chapelle des Jésuites, et demanda à Dieu la cessation du fléau. Le feu s'arrêta, et le village fut préservé. Tout le monde est resté convaincu que la prière du curé de Chicoutimi obtint cette protection extraordinaire. On se demande quelle aurait été l'étendue de la calamité, si le village avait été incendié. Les habitants, chassés par le feu, n'auraient eu pour refuge que les eaux de la rivière Saguenay, et n'auraient ainsi échappé un genre de mort que pour un autre. En outre, si le village de Chicoutimi avait été dévasté, lui aussi, qui aurait pu donner les secours immédiats que réclamait une population en détresse, disséminée

par tout le Saguenay ? En effet, c'est ici qu'un comité de secours se forma immédiatement pour venir en aide aux pauvres incendiés, et pourvut aux besoins les plus urgents, en attendant les secours du dehors. M. Racine fut l'âme de cette organisation. On sait que tout le pays s'émut au récit de la calamité qui avait frappé les braves colons : le gouvernement provincial, les associations diverses, le peuple des cités et des campagnes, tous rivalisèrent pour expédier sans délai des grains, des provisions, des vêtements, etc. Tous ces articles arrivaient, en immense quantité, à Chicoutimi même, par les bateaux à vapeur. Imagine-t-on quel travail énorme exigeait la réception et le partage de ces envois ? M. Racine, avec quelques auxiliaires intelligents, se dévoua à cette ingrate besogne pendant des mois ; les jours et les nuits étaient consacrés à ces occupations fatigantes, et l'on s'étonne qu'il ait pu supporter de tels labeurs. Quand il n'aurait pas d'autres états de service, le dévouement extraordinaire qu'il montra en ces circonstances suffirait pour lui mériter à jamais la reconnaissance du Saguenay.

En 1871, les amis de M. Racine eurent la joie de le voir recevoir le titre de Vicaire-Général de Mgr Taschereau : c'était une preuve non équivoque de l'estime et de la confiance que lui témoignait l'éminent Archevêque de Québec, estime et confiance que les années n'ont fait qu'augmenter encore dans la suite. C'était aussi lui donner la possibilité de travailler avec encore plus d'efficacité aux progrès du Saguenay ; et le nouveau Grand-Vicaire ne faillit pas à la tâche.

En 1873, le G.-V. Racine fondait le Séminaire de Chicoutimi, avec la permission et le concours puissant de Mgr Taschereau. Ce fut son œuvre de prédilection, celle qui lui tint le plus au cœur. Comme pour ses autres fondations, et beaucoup plus même, il mit à contribution ses ressources personnelles, jusqu'à se dépouiller de tout ce qu'il possédait, pour ainsi dire, afin d'aider cette institution. Lorsqu'il fit construire l'édifice actuel du séminaire, on le vit même travailler de ses propres mains, ne se contentant pas d'y consacrer ses ressources, son intelligence et son cœur. Il fut le premier supérieur de la maison, et rédigea lui-même les Constitutions qui en règlent l'organisation. En 1875, il vint y résider ; il s'astreignit aux exigences de la vie de communauté, et s'étudia à établir et à fixer l'esprit et les traditions de la maison.—Le 5 octobre 1887, fut un jour de deuil pour lui et pour le Séminaire : ce jour-là, le fondateur bien-aimé, refusant de se rendre aux supplications les plus pressantes des MM. du Séminaire, qui ne désiraient rien tant que le voir résider toujours au milieu d'eux, ce jour-là, disons-nous, il s'imposa le sacrifice de se séparer de son œuvre chérie, et alla résider dans la modeste demeure que nous connaissons : il voulait par là mettre quelque espace de plus à la disposition de la communauté, qui est à présent si à l'étroit dans l'édifice actuel. Nous savons combien cette séparation fut cruelle et pour lui et pour les MM. du Séminaire.....

De 1876 à 1878, nous voyons le Curé de Chicoutimi diriger la construction d'une nouvelle église paroissiale, temple magnifique qui, une fois terminé, sera l'un des beaux monuments de la Province. A son insu, c'était la Cathédrale d'un nouveau diocèse qu'il avait construite. En effet, en 1878, un rameau se détachait encore, après tant d'autres, de l'arbre puissant qui croissait depuis plus de deux siècles sur le rocher de Stadacona avait étendu peu à peu son ombre bienfaisante sur l'Amérique Septentrionale presque entière. Lorsque, le 28 mai 1878, le Vicaire du Christ appelait le Grand-Vicaire Racine au trône épiscopal de Chi-

coutimi, sa parole souveraine ne faisait que confirmer, si l'on peut parler ainsi, une élection-déjà faite par les vœux et les espérances de la population du nouveau diocèse.

Nous connaissons personnellement avec quelle répugnance le nouvel évêque se chargea du fardeau qu'on lui imposait ; l'accepta par soumission à la volonté de Dieu. Il reçut la consécration épiscopale dans la Basilique de Québec, le 4 août 1878, des mains de l'Archevêque de Québec. Le 7 août suivant avait lieu son installation solennelle à Chicoutimi. Personne n'a oublié les fêtes brillantes qui signalèrent le joyeux événement : tous se rappellent ce concours extraordinaire de l'épiscopat, du clergé et des fidèles, ces démonstrations remarquables qui eurent lieu surtout à Chicoutimi, cette quantité de cadeaux et d'addresses venant de tous les côtés et prouvant quels sympathiques souvenirs avait laissé partout sur son passage, depuis 1853, celui qui était l'objet de ces réjouissances.

Ce ne fut qu'en 1882-83 que Mgr Racine put faire son voyage *ad limina Apostolorum* : le Souverain Pontife le reçut avec une extrême bienveillance, et le nomma assistant au trône Pontifical. En 1885, il retourna à Rome pour s'occuper des intérêts religieux de la Province. Des personnes parfaitement renseignées nous assurent que les dignitaires de la Cour de Rome, avec lesquels il eut des relations, firent les appréciations les plus favorables de son intelligence et de son caractère. Ceux qui le connaissent seront réjouis, mais nullement étonnés de ces suffrages honorables.

En 1882, Monseigneur bénissait la fondation du Monastère des Ursulines de Roberval, et en 1884, celle de l'Hôtel-Dieu St-Vallier de Chicoutimi, et prenait une large part à ces œuvres admirables. Il était heureux de recevoir dans son diocèse ces colonies qu'établissaient les antiques communautés des Ursulines et de l'Hôpital-Général de Québec.

Une œuvre qu'il eut voulu ajouter à tant d'autres, ce fut la construction d'un évêché à Chicoutimi, dont il s'occupait depuis un an. La pensée de cette fondation ne le laissa pas durant le cours de sa dernière maladie. Pendant ces longues semaines de souffrances, tout en pourvoyant encore à l'administration de son diocèse, il s'occupa de l'examen des plans de l'édifice et de la rédaction des contrats, il fallut même recourir à d'innocentes industries pour retarder la signature de ces documents qui auraient pu créer des embarras pour l'avenir : car il n'était plus permis d'espérer qu'il reviendrait à la santé.

C'est en octobre dernier que cette fatale maladie s'attaqua à une constitution robuste, pleine de promesses consolantes d'une longévité dont tous étaient certains. Le jour de la Toussaint, malgré un grand état de faiblesse, malgré les prières de son entourage, il voulut officier pontificalement à la messe et aux vêpres. Le 2 novembre, il assista au service funèbre des défunts : c'était la dernière fois qu'il occupait le trône épiscopal de son église cathédrale. Peu de jours après, il se retirait à l'Hôtel-Dieu St-Vallier ; mais ni les soins intelligents et dévoués des bonnes hospitalières, ni la science et l'habileté des médecins ne purent avoir raison de la maladie, ni même, pouvons-nous ajouter, les prières les plus ferventes et les plus multipliées de fils inquiets et affligés. En effet, de toutes les parties du diocèse s'élevèrent d'ardentes supplications vers le Maître souverain de la vie et de la mort. Les élèves du Séminaire et du Couvent de Chicoutimi se rendirent en pèlerinage au sanctuaire de la Sainte-Face ; les premiers firent aussi un pèlerinage à Ste-Anne du Saguenay : un triduum de prières fut célébré à l'Hôtel-Dieu, les neuvaines se multiplièrent,

Mais Dieu, dont nous adorons les desseins n'exauça pas ces vœux de nos cœurs.

Le jour de Noël, sur la prière du Rév. M. A. Fafard, curé d'office de la Cathédrale, tous les prêtres du diocèse offraient l'une des trois messes, promises ce jour-là, pour la guérison de leur Evêque. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que le bon Dieu, par égard pour cette touchante supplication, a bien voulu soulever un peu son bras appesanti sur nous. En effet, le matin de Noël Monseigneur, dont la maladie prenait jusque-là un caractère de gravité très alarmante, se sentit notablement mieux; et cette amélioration persista quelque temps en ranimant nos espérances.

Cependant, bien que la maladie semblât ne plus faire de progrès, le malade devenait de plus en plus faible. Jamais néanmoins il ne garda le lit faisant preuve d'un courage vraiment surhumain. Son état demeura à peu près le même jusqu'au 27 janvier: c'était une de ces journées où il se disait mieux, malgré sa faiblesse. Comme à l'ordinaire, il reçut les personnes qui désiraient lui faire visite, et rien ne faisait prévoir un dénouement fatal et prochain, lorsque sur les cinq heures du soir, survint une hémorragie considérable accompagnée de syncope, dont il revint bientôt. Mais son état de faiblesse ne lui permettant pas le moindre mouvement sans qu'il y eût danger de nouvelles hémorragies, il conserva ses vêtements ordinaires, et la mort le surprit revêtu de sa robe épiscopale.

Vers dix heures du soir, il se rendit aux demandes qui lui étaient faites, et consentit à recevoir les derniers sacrements: quant à lui, ne croyant pas son état aussi grave qu'il l'était, il ne jugeait pas que ce fût encore nécessaire. Il reçut la Sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction avec les sentiments de la plus grande piété, répondant exactement aux prières qui accompagnent ces cérémonies touchantes.

Pendant le reste de la nuit, il fit ses dernières recommandations aux RR. MM. Fafard et Roberge qui l'assistaient, entrant dans tous les détails, accordant un souvenir à tous ceux qu'il avait aimés, et cela avec un calme parfait.

Citons ici quelques-unes de ces dernières paroles, sorties du cœur de notre Evêque mourant: "Dites à mes prêtres que je leur pardonne les petits désagréments qu'ils ont pu me causer, et que je les prie de me pardonner ceux que je leur ai causés moi-même: c'est l'amour que j'avais pour eux qui m'inspirait toujours..... Mes prêtres et mes diocésains, comme je les ai aimés! Quel plaisir c'était pour moi, lorsque je voyais chacun d'entre eux. Vous aurez un évêque plus savant que moi, administrateur plus habile; mais il ne vous aimera pas plus que moi!..... Mon Séminaire..... Mon Séminaire, comme je l'aimais! je puis dire de lui, comme Adam de la compagne que Dieu lui donna: C'est l'os de mes os, la chair de ma chair! j'aurais voulu faire pour lui beaucoup plus que je n'ai fait: Dieu ne l'a pas permis!".....

Dans la matinée du 28, l'évêque mourant donna ses dernières bénédictions à ses prêtres, aux religieuses de l'Hôtel-Dieu et du Couvent, et à de fidèles parents et amis accourus auprès de lui. Vers dix heures du matin, ses souffrances devinrent très grandes; à dix heures et trois quarts il tomba en agonie, pendant laquelle M. le Curé Fafard récitait les prières des agonisants, au milieu des larmes des assistants. Quelques minutes avant onze heures, Monseigneur rendait son âme à Dieu.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DES PLANTES FOURRAGÈRES.

Les plantes fourragères sont des végétaux que nous cultivons surtout pour la nourriture du bétail; ce sont des réserves que nous cultivons pendant l'été pour alimenter les animaux dans le cours de l'hiver.

Pendant longtemps, on n'a rangé parmi les plantes fourragères que celles qui sont fauchées ou pâturées. Mais l'agriculture moderne a été amenée par la force des choses à joindre à cette catégorie une nouvelle classe, qui prend de jour en jour plus d'importance, c'est celle des plantes dont les racines, tubercules, fruits ou feuilles charnues servent à l'alimentation du bétail. Quelques-unes de ces plantes fourragères néanmoins sont aussi cultivées pour la nourriture de l'homme.

Les plantes fourragères sont divisées en trois catégories, savoir: 1o. les légumes verts ou racines alimentaires; 2o. les plantes des prairies artificielles; 3o. les plantes des prairies naturelles.

Dans ces trois catégories, nous trouverons tous les végétaux cultivés ou qui pourraient être cultivés sous notre climat.

Les racines alimentaires sont des plantes très-précieuses pendant nos longs hivers. Les animaux de la ferme se fatiguent des fourrages secs, même lorsque ces derniers sont de la meilleure qualité possible. Il n'est pas dans la nature de nos animaux de se nourrir exclusivement de paille, de foin et autres fourrages secs, car leur force digestive s'affaiblit; aussi voyons-nous parfois ces animaux maigrir, même avec le meilleur foin dont on ne puisse disposer. Si nous voulons satisfaire aux véritables exigences de nos bestiaux, il nous faut leur donner toute l'année de l'herbe verte des pâturages, mais sous notre climat, cela est impossible. Heureusement que nous trouvons dans les racines alimentaires des fourrages juteux, aqueux et tendres remplaçant très bien l'herbe des pâturages.

Tout cultivateur intelligent, doué d'un esprit observateur, a dû remarquer que pour bien réussir dans l'élevage de ses bestiaux, il lui faut faire usage des racines alimentaires, et plus la quantité sera grande, plus le succès sera complet et assuré. Ces plantes sont considérées comme l'expression la plus haute du progrès agricole.

Les racines alimentaires ont encore un autre avantage, car ce sont généralement les plantes qui aiment à trouver dans le sol une forte fumure qui exige de nombreux sarclages et rechaussages; elles permettent d'engraisser la terre sans inconvénients, de la nettoyer parfaitement et de l'ameublir d'une manière parfaite.

Les principales racines alimentaires sont les pommes de terre, les betteraves, les raves, les navets, les carottes, les panais, etc. De toutes ces plantes, la plus nourrissante, la plus riche, celle dont le produit est plus assuré, en un mot celle qui se montre supérieure à toutes les autres, c'est la pomme de terre; c'est aussi celle que nous voudrions voir cultivée partout.

Les améliorateurs dans notre culture canadienne, poussés par le désir de rendre l'agriculture aussi prospère que possible, ont songé à introduire les ra-

oines alimentaires comme culture ordinaire. Le but était bon, mais ils se sont trompés sur le choix des racines alimentaires; ils ont choisi comme base d'améliorations, la culture des navets. Le navet est une bonne racine, mais pour qu'il réussisse il lui faut un sol et un climat que nous ne pouvons que bien rarement lui donner. Le navet est la plante de prédilection en Angleterre, et il réussit toujours bien sous le climat de ce pays.

Sous notre climat, c'est tout le contraire. Le plus souvent le navet ne réussit pas, soit parce que la sécheresse se prolonge trop longtemps, soit parce qu'il ne peut se soustraire aux ravages des insectes qui s'attaquent à sa tige dès sa sortie de terre et même pendant des mois jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus rien à dévorer de la tige et même des racines.

Pour nous, la betterave serait préférable au navet, et la pomme de terre supérieure à la betterave.

Ainsi, sous le rapport de l'utilité, si nous voulons suivre un bon système de culture, ne tombons pas à cultiver le navet sur une trop grande échelle; ne soyons pas trop aveugle de ce qui se fait ailleurs; sachons mettre de l'intelligence dans nos améliorations, par exemple en consacrant une assez grande étendue de terrain aux pommes de terre, puis en cultivant des betteraves, et si nous jugeons à propos de cultiver le navet, de ne le faire venir que sur une petite étendue de terrain.

Les carottes et les panais sont aussi des plantes très-utiles que nous pouvons cultiver toutes les fois que la chose sera possible.

La culture de ces plantes sarclées exigeant beaucoup de travail, il est un principe que l'expérience a toujours confirmé: c'est qu'elles ne doivent être cultivées que dans des terres naturellement riches et abondamment fumées; c'est que, même dans des conditions semblables, un excès de saleté, non-seulement ne pourra être corrigé par les sarclages que très-imparfaitement, mais nuira encore au rendement et quelquefois le réduira presque à rien, malgré la multiplicité et par conséquent la dépense élevée des binages. Aussi d'habiles agriculteurs ont-ils trouvé parfois avantageux, soit de mettre deux récoltes sarclées l'une après l'autre, pommes de terre puis betteraves, ou betteraves puis carottes, soit même de faire précéder la récolte sarclée, carottes ou betteraves, d'une vraie jachère.

Ajoutons que toutes les plantes fourragères sarclées veulent une terre assez profondément ramuée et surtout plutôt légère que compacte, non pas qu'elles ne puissent absolument réussir dans cette dernière, le chou et la rutabaga (navet de Suède) s'en accommodent au contraire assez bien, mais parce que les binages y sont trop difficiles et que le produit y est des plus casuels.

Disons enfin que la somme considérable de travail manuel qu'exigent les plantes fourragères sarclées, tant pour les binages et le cas échéant, pour les repiquages, que pour l'arrachage et l'emmagasinement, ainsi que le poids énorme du produit (dont les neuf dixièmes sont de l'eau) ne permettent une culture tant soit peu étendue de ces récoltes que dans les localités où la main-d'œuvre est en abondance et par conséquent peu coûteuse.

En regard de cet inconvénient, signalons l'avantage capital que présentent ces plantes en procurant au bétail, pendant l'hiver, une nourriture verte qui, jointe dans des proportions convenables (tout au plus moitié en équivalents) au fourrage sec, met son alimentation dans les meilleures conditions possibles. Aussi, dans toute grande exploitation devrait-on avoir au moins quelques arpents en plantes fourragères sarclées. Réduites à ces proportions, ces récoltes ne réagiront pas d'une manière fâcheuse sur le reste de la culture et seront presque toujours profitables, parce qu'on pourra les fumer et les soigner convenablement.

La ferme expérimentale à Ottawa.

Le bulletin No. 2 des directeurs de la ferme expérimentale centrale, à Ottawa contient un rapport très intéressant sur la vitalité des graines de céréales. Il dit à ce propos :

" L'essai des graines pour les semences prochaines est déjà commencé et se continuera durant l'hiver. On espère que plusieurs profiteront de cette occasion et enverront leurs échantillons de bonne heure. On n'exige pas de frais pour faire ces épreuves et les échantillons sont adressés à la Ferme Expérimentale Centrale, Département de l'Agriculture, Ottawa, sans frais de poste. Le temps que demande chaque épreuve est de dix à vingt jours, et la quantité exigée variera selon la grosseur de chaque grain, pas moins de 250 à 300 graines ne doivent être envoyées. "

Il a été distribué, surtout au Nord-Ouest et un peu dans chaque province, une quantité assez considérable de blé de semence provenant de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

C'est là un essai que l'on tente en diverses parties du Canada, et l'on en attend les plus heureux résultats.

On est à même déjà de constater le bien sérieux qu'a produit la ferme expérimentale pour l'amélioration de notre agriculture.

Espérons que l'on marchera de succès en succès et que les sacrifices faits par le trésor fédéral seront amplement récompensés par les progrès sensibles qui se réaliseront, grâce à la direction pratique de la ferme.

Nous engageons vivement les cultivateurs à s'adresser à la ferme expérimentale pour tout ce qui se rapporte aux expériences agricoles. La ferme n'existe pas seulement pour les Anglais, mais aussi pour les Français, et si les Français ne veulent pas en faire leur profit, ce sera bien tant pis pour eux. Ils n'auront, dans tous les cas, aucun droit de se plaindre d'être sacrifiés, comme il leur arrive si souvent, parce qu'ils sont trop apathiques pour se mêler aux mouvements de progrès qui entraînent leurs compatriotes d'origine britannique. — *La Presse*.

Création des races de pommes de terre.

Pour obtenir les races de pommes de terre, il est deux moyens qu'on peut employer: le semis et le choix des tubercules.

Le semis. — Dans ce cas, on ramasse les fruits (sorte de petites pommes placées à l'extrémité des tiges); lorsqu'ils sont bien mûrs; on en extrait les graines

qu'on lave et laisse sécher pour les conserver jusqu'au printemps suivant, époque où l'on exécute les semis. Ces semis doivent être faits de très bonne heure, afin que les jeunes plantes aient le temps d'atteindre un certain volume pour être conservées pour la plantation de l'année suivante, car ce n'est jamais la première année qu'on peut se prononcer sur la valeur de ses produits: deux ans, parfois trois ans, sont nécessaires.

Chaque pomme de terre pouvant donner une variété particulière doit être plantée à part, et, lorsqu'on l'arrache, son produit doit être réuni sous un même numéro.

C'est sur la première génération qu'on juge les semis de pommes de terre. Les variétés méritantes sont conservées pour être multipliées; les autres sont données aux animaux.

Choix des tubercules. — Quant au procédé qui consiste dans le choix des tubercules, il repose sur un fait naturel, peu connu, bien qu'il soit fréquent; le plus généralement même on ne le remarque pas: il résulte du fait que beaucoup de personnes nomment *dégénérescence*.

Tous les cultivateurs savent que dans un champ, bien qu'il ait été planté d'une seule sorte de pommes de terre, on trouve, lorsqu'on en fait l'arrachage, des sortes qui diffèrent surtout par la couleur, plus rarement aussi par la forme. En nous appuyant sur ce principe, toujours vrai, que les caractères physiques sont des conséquences de caractères organiques, nous sommes autorisés à conclure que ces sortes, qu'on nomme *dégénérées*, sont différentes des variétés dont elles sont issues. Quant au terme *dégénéré*, il n'implique pas forcément une infériorité de mérite. Il indique seulement que c'est une modification. Si ces sortes de produits spontanés, qui sont toujours différents de ceux dont ils sont issus, peuvent leur être inférieurs en qualité, ils peuvent également leur être supérieurs. Ils ont aussi un tempérament et une vigueur qui leur est propre, qui les rend parfois préférables à la variété dont ils proviennent. Pour apprécier le mérite de ces nouveautés, il faut, lors de l'arrachage, les mettre à part, pour pouvoir les planter séparément de manière à les observer, ou bien constater les caractères et en reconnaître les avantages. Très souvent même, pendant la végétation et à l'examen d'un champ de pommes de terre, il est facile de distinguer ces variétés, rien qu'à leur force qui est différente. Alors on les marque avec un piquet ou toute autre chose, de façon à ne pas les oublier lors de l'arrachage.

Multiplication de la pomme de terre par le bouturage.

A un concours régional de Versailles (France) le Frère Bernardien qui a organisé l'enseignement agricole du pensionnat des Frères de Reims, montrait, entre autres curiosités remarquables, trois petites tiges coupées de pommes de terre réunies dans un verre d'eau. C'était tout simplement des boutures qui avaient la vertu de produire des plants très-vigoureux et très-fertiles; et à l'appui de cette affirmation, il présentait des tubercules énormes qui étaient des produits de boutures semblables.

Voici le moyen employé par le révérend frère Bernardien, pour obtenir ces produits :

"Lorsque le plant des pommes de terre s'élève à 8 ou 10 pouces au-dessus du sol, on coupe deux tiges de la branche mère et on les repique, c'est aussi simple que cela, dans une terre bien ameublie naturellement, ou, si vous voulez, dans de la terre à jardin. Au bout de quelques jours, il se forme au bas de la bouture un petit bourrelet, sur lequel poussent bientôt des racines qui se couvrent ensuite de gros et nombreux tubercules."

Cette découverte du frère Bernardien, qui date déjà de plusieurs années, peut être d'un grand intérêt aux jardiniers et amateurs de belles variétés de pommes de terre. Par ce moyen, ils peuvent quadrupler le rendement des variétés nouvelles qu'ils n'achètent qu'en faible quantité en raison de leurs prix élevés, puisque les produits de boutures se surajoutent aux produits du plant sur lequel on a pris ces boutures.

Choses et autres.

Horticulture.—Les sociétés d'horticulture de Québec et de Montréal, réunies en convention la semaine dernière à Québec ont donné les réponses qui suivent à un certain nombre de questions posées par M. Dupuis, pépiniériste du Village des Aulnaies :

"10. Quelle est la meilleure saison pour la plantation des arbres ?

"On doit arracher les arbres, l'automne, les mettre en jauge pendant l'hiver, c'est-à-dire les coucher obliquement dans un sillon et recouvrir de terre, les racines et une partie du tronc et ensuite planter ces mêmes arbres au printemps.

"20. A quelle profondeur doit-on planter les arbres dans les terrains sablonneux et dans les terrains à base d'argile ?

"On ne doit pas planter les arbres dans les terrains argileux quand on peut le faire autrement, et dans n'importe quels terrains, à plus de deux pouces plus profondément qu'ils ne l'étaient dans la pépinière, ce qui donne une profondeur moyenne de 8 pouces à peu près.

"30. Quelle est la méthode la plus économique de drainer les vergers ?

"Le drainage en pierre, bien qu'on se trouve bien des drains en bois. Les plus coûteux sont les drains en tuiles.

"40. Quelle est la meilleure saison pour la taille des arbres ?

"On peut conclure de la discussion que la meilleure époque pour la taille est celle où la sève est complètement arrêtée dans l'arbre, mais, aussi près que possible du moment où elle doit recommencer à circuler, ce qui indiquerait mars pour l'Ouest de la province et avril pour l'Est."

Aphorismes du P. Michel.—Lorsque de grosses pierres se rencontrent et arrêtent la charrue, il faut alors opérer à bras, et si cet état de choses est le même partout, la dépense en devient ordinairement quatre fois plus élevée. C'est pourquoi je vous conseille, si vous êtes réduit à lutter contre des obstacles pareils, de n'opérer que graduellement, un peu à la fois, de manière à arriver au défoncement complet au bout de quelques années. De cette façon, la dépense devient moins sensible et toutes les bourses peuvent la subir.

Il ne reste plus, après cela, qu'à labourer et bien, pour amener les plus mauvaises terres aux conditions les plus favorables à la végétation.

RECETTES

Moyen pour nettoyer les vases qui ont contenu de l'huile de charbon.

On prépare un lait de chaux léger avec lequel on lave le vase ou la lampe qu'il s'agit de nettoyer et que l'on veut rendre à un autre usage. Le lait de chaux et l'huile de charbon forment une émulsion, c'est-à-dire se combinent en une sorte de savon. Si l'on veut obtenir une grande netteté et en-

lever jusqu'à la moindre trace d'odeur, on lave une seconde fois avec du lait de chaux dans lequel on a mélangé une petite quantité de chlorure de chaux; le chauffage du lait de chaux rend l'opération plus rapide. Des bouteilles ayant contenu de l'huile de charbon ont pu, par ce moyen, être remplies de bière ou autres liqueurs, et rester exemptes de toute espèce de goût particulier.

Savon en terre glaise.

C'est un savon qui ne coûte rien que la peine de le recueillir. Il nettoie rapidement toute espèce de linge et coutils écrus et de couleur dont l'usage est si général dans nos campagnes.

On voit des vêtements de prix dont la couleur primitive avait entièrement disparu sous les taches de graisse, reprendre la netteté et l'éclat du drap neuf en moins de dix minutes, par le procédé suivant :

On fait détrempier de la terre glaise dans un peu d'eau pendant un quart d'heure. Pour le dégraissage d'un vêtement complet en drap, on délaie quatre livres de terre glaise dans environ une pinte d'eau, et on répand cette espèce de purée sur les vêtements à dégraisser, que l'on a placés dans un paquet. On ajoute peu à peu de l'eau à mesure qu'elle est absorbée par les étoffes. Puis quand les étoffes sont bien imprégnées, sans être noyées dans le liquide ou les pétrit comme s'il s'agissait d'un savonnage. Au bout de quelques minutes, on rince les vêtements à grande eau, et on les retire parfaitement nettoyés. Les coutils ne conservent les nuances du neuf que par ce moyen, bien connu des dégraisseurs.

A VENDRE

GRAINES DE TABAC, (Récolte de 1887.)

Petit Canadien	}.....	25 cts paquet.	50 cts once.
" Havano ou Tabac Canelle			
White barley (tabac blanc)		35 cts	" 75 cts "
Kentucky (tabac brun)		35 cts	" 75 cts "
Connecticut seed leaf		25 cts	" 50 cts "

Toutes les commandes par la malle doivent être accompagnées d'argent ou timbre-poste de 1, 2 ou 3 centimes.

M. Foucher prendra aussi des contrats pour fournir aux marchands n'importe quelle quantité de tabac en feuilles.

Adressez : " PLANTATION FOUCHER "
St Jacques de l'Acadian,
Comté Montcalm.

9 février 1888.—

AVIS.

Tous ceux qui ont des réclamations contre la succession de Monsieur l'abbé Nicolas de Tolentin Hébert, en son vivant curé de St-Louis de Kamouraska, sont priés de les produire entre les mains des soussignés ou de M. l'abbé Beaudet, curé de Kamouraska.

Et ceux qui doivent à la dite succession sont priés de payer entre les mains de Monsieur Beaudet, dûment autorisé.

E. DEMERS, Ptre,
Curé de St Philippe de Néri,

C. S. BROCHU, Ptre,
Curé de St Denis,

Les exécuteurs testamentaires de M. l'abbé N. T. Hébert.

24 janvier 1888.

2 février 1888.—2

THE SCIENTIFIC AMERICAN,

Journal scientifique le plus populaire du monde.

ETABLÉ EN 1845.

Hebdomadaire, \$3 par an --- \$1.50 pour six mois.

Ce journal sans rival, en langue anglaise, qui est publié par la célèbre maison Mann & Cie, depuis plus de quarante ans, continue à conserver sa haute réputation par l'excellence de ses écrits et commande la plus grande circulation que puisse atteindre aucune publication scientifique. Chaque numéro contient seize pages grand format, très bien imprimé et largement illustré. Tous les renseignements possibles se rapportant aux nouvelles découvertes et aux progrès toujours croissants sur les sciences, les arts et manufactures, y sont consignés. Il signale les progrès opérés dans l'univers quant aux nouvelles découvertes et améliorations concernant les machines, les arts mécaniques, de l'ingénieur dans toutes ses branches, la chimie, la métallurgie, l'électricité, la lumière, la chaleur, l'architecture, l'économie domestique, l'agriculture, les sciences naturelles, etc.

Le *Scientific American* devrait avoir sa place dans toutes les familles, magasins, bureaux, écoles ou bibliothèques. Il est un guide utile aux ouvriers, chefs d'ateliers, ingénieurs, surintendants, directeurs, présidents, marchands, instituteurs, avocats, médecins, et aux membres du clergé. Quelque soit la profession ou le métier qu'on exerce, le *Scientific American* rendra d'immenses services à ceux qui le lisent régulièrement.

FAITES-EN L'ESSAI. — Vous en obtiendrez des connaissances utiles; souscrivez à ce journal pour vos enfants qui par cette lecture seront au fait des nouvelles découvertes et en retireront de précieux avantages; souscrivez pour vos ouvriers et ils en bénéficieront dans tous leurs travaux; souscrivez pour vos amis qui vous en seront reconnaissants, car vous leur aurez appris à retirer des résultats pratiques par la lecture de ce journal. Conditions d'abonnement: \$3.00 par an; six mois, \$1.50. Faites l'envoi de votre souscription par chèque ou mandat d'argent.

MUNN & Co, Editeurs, 361 Broadway, New-York, U. S.

PATENTES.

Toute personne qui a fait une découverte par invention nouvelle peut s'assurer, gratuitement s'il y a possibilité qu'elle puisse obtenir une patente, en écrivant aux éditeurs du *Scientific American*, 361, Broadway, New-York. Depuis plus de quarante-trois ans MM. MUNN & Cie, se livrent à ce genre d'informations, et font les démarches nécessaires pour obtenir des patentes. Grand nombre de personnes ont obtenu des patentes par leur intermédiaire. Les spécifications et dessins nécessaires à l'obtention des patentes sont exécutés à leurs bureaux, et plus de cent mille personnes ont eu recours à leurs services dans ce but. Des patentes sont obtenues pour le Canada et autres pays. Des livrets concernant les patentes sont expédiés gratuitement, et sur demande, par MM. MUNN & Cie.

9 février 1888.—2

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887---Arrangement pour la saison d'hiver--1888.

Le et après lundi, 28 novembre 1887, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	24.35
Pour Halifax et St-Jean.....	10.38
Pour Lévis.....	9.50
Pour Lévis.....	15.10
Pour la Rivière-du-Loup.....	15.50
Pour la Rivière-du-Loup.....	22.32

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef
Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. Bk., 26 novembre 1887.